

Anamnesis

Jean-François Bacot

Numéro 53, automne 1992

Les écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bacot, J.-F. (1992). *Anamnesis. Moebius*, (53), 13–24.

ANAMNESIS¹

Jean-François Bacot

*Ce qui est devant toi te renvoie à
ton image; ce qui est derrière, à
ton visage perdu.*

Edmond Jabès²

L'Atlantique ressassait leur vague à l'âme. Elle, était plongée dans *Les voyages de Gulliver*. Lui, s'interrogeait sur cet écartèlement délinéé, qui dans l'instabilité des sables, remontait du liquide au solide, de l'informe à l'évidence.

– Le pays où coulent lait et miel... tu parles d'une promesse! s'exclama-t-il.

Puis, isolant chacun de ses mots par quelques longs intervalles de silence, il reprit :

– C'est gluant... poisseux... visqueux... sirupeux... melliflue jusqu'au dégoût. Un seul réflexe : prendre la poudre d'escampette jusqu'au diable vauvert. Échapper à ces rogatons d'Œdipe mal résolu. La plus minable des agences de pub ne vendrait pas aussi piteusement la moindre fin de semaine dans le dernier des motels.

Raphaël se posait ainsi volontiers en spectateur de lui-même. Il se laissait porter par ses harangues sans vraiment se préoccuper qu'on l'écoutât. Il résonnait!

– De tous les septentrions de leurs existences, ajouta-t-il, ils affluent aimantés par un insolite héliotropisme. Pour satisfaire au culte des paysages, au donjuanisme des espaces, ils s'enivrent – jusqu'à plus soif – de kilomètres.

Sans la moindre prétention d'être entendue, Judith murmura :

– *Some like it hot!*

– Décompte les conditionneurs d'air, Raphaël appuya alors le ton, leurs bruissements, les affections qu'ils transmettent. Demain, claquemurés à Ivujivik, les touristes bronzeront sous des rampes de lampes U.V.!

– Nobody's perfect, répliqua Judith.

– Une épidémie, je te dis, ils transportent avec eux et diffusent là où ils vont ce qu'ils demeurent. Ils clonent les sites!

– Préfères-tu l'insignifiance des caméléons?

– Je te le répète, les transports ont emporté le voyage, le seul qui vaille... l'exploration de sa caméra-obscura. Partir c'est s'arracher, se soustraire pour s'effacer dans un nouvel horizon.

Raphaël s'empara alors d'un cahier à couverture noire qui traînait sur le sol à la tête du lit. Il l'ouvrit cérémonieusement et lut : «Violente envie de ne pas partir. C'est l'heure de la défaillance. Je pense au jeune Robinson Crusoe qui, dès la première tempête sur les côtes de l'Angleterre, dégoûté des aventures, voudrait revenir chez son père, mais n'ose pas. À l'origine des exploits du héros de Defœ, il y a la peur, la peur de rentrer chez soi»³.

Quand il eut refermé son carnet, Raphaël ajouta :

– Paul Morand, le 10 novembre 1927.

Puis il reprit le fil de sa pensée.

– A-t-on jamais imaginé canaliser toute l'énergie pompée par les climatiseurs pour former un puissant courant d'air frais qui, balayant la Floride, la métamorphoserait en un véritable Québec du Sud. J'imagine un globe monotone à force d'être lisse, en orbite duquel tournerait sans trêve sa population.

– «Eppur', si muove!» proclama Judith dans un éclat de rire. Consciente ou non, peu importe, une pérégrination

– comme toute vie – a depuis toujours sa destination, renchérit-elle.

Raphaël, interloqué, se dressa d'un bond pour se diriger vers le plan moiré de la porte-fenêtre.

– Connais-tu le destin du papillon Monarque? questionna Judith.

– Je me fous des insectes, ils nous dévoreront, répliqua sans se retourner Raphaël.

– Ils viennent de tous les points du Canada. Ils sont bicolores : orange et noir. Chaque année, entre décembre et février, après des milliers de kilomètres, des milliers de victimes, deux mois de vol... ils parviennent au Mexique. Ils savent que c'est là. Ils étaient faits pour cette petite colline – toujours la même –, c'était gravé, près de la ville de Litacuaro, dans l'État de Michoacan. Ils enveloppent par une nécessité infinie tous les arbres d'une pellicule d'ailes. Ils se reproduisent et meurent. La génération suivante ira se reproduire au Canada, et ainsi de suite. Plus puissant que toute volonté, au-delà de tout hasard, de toute éternité, ils sont cet itinéraire, cette transhumance au long cours, cette odyssee immanente!

L'occasion était trop belle! Raphaël ne la manqua pas.

– Je prendrai donc le parti des traversées transcendantes, des pèlerinages laïcs! ironisa-t-il.

*

* *

Ils avaient, toute la journée, méticuleusement arpenté les avenues de l'Art déco district. Ce quartier avait quelque chose d'insulaire. Il s'agissait d'une image flottant sur le temps comme sur l'espace : un décor en suspension. Représentation troublante, telle une figure trop grimée qui – cherchant à faire espiègle – inspire le tragique. Chacun de leur côté, ils avaient flâné sur Ocean Drive à la recherche d'un angle, d'un plan ou d'une prise de vue heureux. Ce travail de repérage, ils l'avaient conçu comme un jeu de pistes. À chaque reprise, ils avaient interprété leurs croisements comme autant de rendez-vous. À la terrasse du Cardozo, ils avaient perçu le tempo des jazz-bands comme le

ressac au creux d'un coquillage. De ceux qu'ils avaient dégustés à l'extrémité sud de Miami Beach chez Joe's Stone Crab. Ils en avaient profité pour échanger leurs impressions. Ils avaient évoqué les façades les mieux restaurées. Celles des hôtels les plus ruineux : le Carlyle, le Cavalier, le Leslie ou bien encore le Breakwater. Tous deux avaient retenu, dans le hall de l'hôtel Colony, la peinture ornant la hotte d'une cheminée vert Nil. Puisant son inspiration à l'énergie des grandes murales de Diego Rivera, elle accrochait inmanquablement l'attention si ce n'est l'admiration. Ils s'étaient laissé prendre par ce que l'on appelait ici le «Moresque and Mediterranean Revival». Cherchant à comprendre cette obsession du retour, Raphaël avait recopié dans son carnet un commentaire :

«Rêve ou révolution, refus ou revival, réalisme abrupt et glacé de la Nouvelle Objectivité ou rénovation intransigeante des réformateurs de société, les années vingt, décidément hésitent et bégaient dans le retour obsédant de ce «re» qui, autant que la répétition ou la reprise, marque de la possibilité machinique de reproduire sans fatigue, est aussi le signe du refoulé d'une époque qui, butant contre le mur du temps, contre cette accélération soudaine de son cours, lui intime moins le rappel à l'ordre que l'ordre de se rappeler»⁴.

Mais en bout de course, leur tendresse s'était surtout portée sur les décombres d'un autre Miami Beach, celles du refuge. Ce monde d'Hier, presque entièrement enseveli, était en train de lâcher les amarres. On le sentait déjà s'enfuir, entraînant dans sa perdition ses naufragés, et ses rescapés. Cet anachronisme fait ville était celui des pensions modestes. Elles affichaient sur des devantures dont les rayons du soleil épaississaient la saleté, des tarifs jamais supérieurs à vingt dollars la nuit.

En retrait du trottoir, comme par signe d'humilité, de terrasse en terrasse s'élevaient des brochettes de vieillards. Leurs visages pareillement fripés, plissés, grêlés, ravinés... se confondaient comme si le temps avait été une machine à moudre les traits. Leurs lèvres lasses ne se tendaient plus. Décharnées, sans arc-boutant, elles étaient happées par le creusement du vide. Les cous chétifs ne maintenaient plus des têtes dodelinantes.

Tous avaient «des cannes, des bosses de douairière, des dents acryliques, des souliers découpés à cause des oignons. Tout le monde portait un col ouvert sur une peau tavelée, de féroces clavicules, les fondations ridées de poitrines dévastées»⁵.

Sans la moindre parole, leurs regards dilués fixaient un au-delà de la dune. Certes, ils étaient ce silence écrasant, certes, ils étaient ce manque sépulcral mais ils étaient aussi ce lieu qu'ils faisaient encore plus qu'il ne les avait faits. Ce lieu n'était alors plus celui du faste des années trente mais déjà de leur décadence. Années vingt, années trente, entre deux démenes pour désigner une époque, un style, il ne restait plus que des chiffres. Dans ce délire du numérotage, le temps devenait innommable, anonyme. On avait ainsi définitivement peur des mots. La litote étant devenue la règle : à expulsion on préférait réhabilitation.

Judith et Raphaël s'accordèrent sur le fait que ces vies étaient les seuls vestiges dignes d'intérêt.

En pleine crise, s'était forgée cette minuscule planète de guimauve. Ce gros gâteau à la crème associait imprudemment le rose-bonbon, le bleu-layette, le grège, le lavande, le violine, le vert émeraude ou bien encore le pêche. L'ensemble rappelait la palette de Matisse lors de ses deux hivers marocains. C'était un univers à distance. Un univers en rondeurs, en pastels, en stucs, en trompe-l'œil. En traversant les océans, les arêtes saillantes avaient fondu, cédant la place à des courbes souples et fluides. La plus pauvre des constructions était enveloppée d'une frise de chevrons, de fleurs, de jets d'eau, de flamants, de pélicans ou de coquillages. Il y avait bien là un art patenté de la décoration, du recouvrement, de la dissimulation. Mais à chaque instant le simulacre pouvait se briser, le rideau hallucinatoire se lever. Ce sentiment d'irréalité évoquait la présence ambiguë des tableaux de Tamara de Lempicka.

Raphaël avait fait allusion à une double figure du soleil : promoteur de vie comme de mort. Il parlait de dessèchement, de sueur, de brûlure, de désert, d'irradiation...

– Des feuilles jaunies, des pétales fanés, des étoffes passées, des coloris défraîchis, des masques décatés... la lumière est l'ustensile du temps. Ses rayons ne brillent que

pour ternir. Elle rassure comme elle accable, elle réchauffe comme elle consume, elle console comme elle occit.

– De la terre au soleil, astres et êtres, la même distance, remarqua Judith. Il y a dans *Le banquet* un étrange récit des commencements attribué à Aristophane. Aux côtés des hommes et des femmes vivaient alors des créatures androgynes ayant la forme de boules. Ils avaient quatre mains et autant de jambes. Lorsqu'il s'agissait d'être rapide, cela leur permettait de débouler par une suite de culbutes. Leur cou était rond. Leur tête portait deux visages identiques. Aristophane explique que les mâles étaient les rejetons du soleil, les femelles de la terre, et ceux qui participaient des deux genres provenaient de la lune. Ils étaient donc tous ronds par ressemblance filiale. Un triste jour, Zeus – excédé par leur insolence – décida de les sectionner en deux parties. Après ce déchirement, ils devront marcher sur leurs deux jambes et se tenir droit. Mais Zeus prévint que si leur impudence continuait, alors à nouveau, il les couperait encore en deux, de façon à les faire déambuler sur une seule jambe. Dès qu'il eut coupé un de ces hommes, Zeus enjoignit Apollon de lui retourner le visage du côté de la blessure afin que l'homme ayant le spectacle de son sectionnement devînt plus modeste. Ainsi dédoublée, chaque partie avait pour unique désir de retrouver son complément. Désormais, pour unique activité, les deux moitiés inséparables s'enlaçaient jusqu'à ce que mort s'ensuive, une boulimie. L'amour serait donc cette quête infinie de retotalisation? Une volonté tragique et narcissique de ramasser le même? Une course éperdue après l'unité pour toujours perdue? C'est peut-être aussi pourquoi Parménide d'Élée parle d'une lumière menteuse de la lune? Lorsqu'elle est pleine, on attend le pire! Elle est belle mon histoire... non? s'exclama Judith.

– Pour moi, continua Raphaël, la mélancolie a deux faces : des rues dépeuplées par la canicule ou la poudrerie, des alignements de corps étendus sur le sable.

– Ton village est à proximité de ta plage? demanda Judith qui ajouta aussitôt : la désolation... c'est l'entre-deux, le passage.

– La nuit... n'est pas une absence, cette attente incertaine. Elle est abandon, reprit Raphaël, fuite du qui-vive.

Transpercer, réduire l'ombre, tout calciner... derrière l'or se cache la cendre barbare. La Rochefoucauld remarquait que ni le soleil ni la mort ne se regardent fixement. Trouant le bleu du vide, le soleil nous défend de ce vertige, mais à quel prix? Ses rayons coagulent le sang, celui que les Aztèques lui offraient. Les femmes des contrées où il règne sans partage en portent un deuil anonyme.

La lumière était rasante lorsqu'ils pénétrèrent dans le hall de l'hôtel Sand's à la recherche de Daphné et Joséphine. Bien plus tard et contrairement à ce qu'on leur avait indiqué, ils apprendront, penauds, que le ukulélé de Marilyn n'avait retenti qu'à l'hôtel Coronado de San Diego.

*

* *

Au matin, sur le miroir qui surplombait la console, elle avait inscrit à l'aide d'un bâton de rouge à lèvres : À ce soir – Bonne journée – Mickey.

Lorsqu'elle regagna l'hôtel, Raphaël perçut dans son comportement les symptômes de l'angoisse. Il était persuadé qu'avant de se parler, se connaître signifiait se sentir. Il appréciait que ce savoir ait quelque chose d'animal. Sans une once de mémoire, vivre totalement – en bête – l'instant, serait-ce l'assurance d'un (re)nouveau indéfectible?

– Que t'arrive-t-il? puis pour rompre la glace : une petite aventure l'après-midi?

Croyant se garantir contre l'idiotie de celui qui ne comprend qu'en retard, il jouait sans jalousie la ritournelle du doute systématique.

– Malheureusement... rien, le néant, je t'assure, juste la fatigue, un immense abattement.

Dès potron-minet, déambuler avec ce matériel, exténuant!

Les yeux ailleurs, elle s'assoupit sur l'un des lits jumeaux.

174 517, ces chiffres bleus sur un avant-bras gauche. Sous le hâle usé, cette encre de trépas. Se tournant, se retournant, elle fouillait sa mémoire à la recherche des significations de ce matricule. Elle savait qu'il disait tout :

la provenance, la date d'arrivée... toute la précision de l'horreur.

Elle alla instinctivement se doucher. Elle se frotta avec une insolite énergie. Lorsqu'elle revint dans la chambre, ses avant-bras étaient à vif.

Raphaël réitéra sa question.

– Je t'assure, je suis fourbue. C'est tout.

Et pour faire diversion, elle lui décrivit l'ambiance du minibus qui l'avait reconduite de l'extrême-sud de Miami Beach :

Le radiocassette saturait le véhicule de sambas. Des écussons symbolisant tous les pays d'Amérique latine étoilaient le plafond. Pour faire la cour à l'une de ses passagères, le chauffeur, sans la moindre pudeur, devait dépasser en intensité la tonalité de la musique. Longeant un cimetière, il fut le premier – au risque d'un accident – à se signer, suivi en cela par sa belle.

Constatant qu'elle n'avait pas vraiment donné le change – tout à trac –, Judith déclara : Laputa se traduit par «île flottante».

– Une ville-dessert! remarqua alors Raphaël.

Puis à haute voix, elle lut les descriptions de Swift : «Ils avaient tous la tête inclinée, soit à gauche, soit à droite, et un œil tourné vers le dedans, tandis que l'autre se fixait sur le zénith... après un soupçon d'interruption, elle poursuivit... Il paraît que ces êtres ont l'esprit tellement absorbé par d'intenses spéculations qu'ils sont incapables de tenir ou d'écouter une conversation, s'il l'on ne tient pas en éveil par quelques attouchements leur organe du parler ou de l'ouïe; voilà pourquoi tous ceux qui en ont les moyens comptent parmi leurs gens un domestique frappeur..., jamais ils ne sortent ni ne vont en visite sans l'emmenner»⁶.

– Les foudingues, les loufoques, les tordus, les zèbres à carreaux, les lunatiques... c'est ton rayon. C'est... C'est pour cela que je t'ai plu? questionna Raphaël.

– Peut-être bien... on ne comprend l'ordinaire que par l'exception, le banal par le fantastique. Plutôt flatteur, remarqua-t-elle.

– Après la révolution – réagit Raphaël pris au jeu –, les suprématistes russes donnèrent à la cité une dimension cosmique. Et tandis que Kazimir Malevitch baptisait «*planites*» ses structures en état d’apesanteur, Georgi Kroutikov dessinait ses *villes volantes*. Bruno Taut rêvait de faire de la cime du Cervin un espace d’habitations purifiantes; quant à Wenzel Hablik, ne prétendait-il pas reconstruire un monde transparent selon la structure naturelle des cristaux?

Judith ressaisie par son tourment avait perdu le fil, 174 517, pourtant une interpellation la débusqua de son éclipse.

– Connais-tu *La ville faisant voile* que Paul Klee peignit en 1930?

*
* *

Le littoral avait absorbé la déclinaison du soleil, seules au ponant quelques lueurs diaprées subsistaient. Avram Mendel se dégagea de l’une des chaises faites de tubes métalliques et de lames de plastique rigide. Son faciès était chiffonné, son regard cave.

À pas craintifs, il s’orienta vers l’un des fauteuils-clubs également élimés. Ces derniers formaient une demi-lune en face de laquelle trônait un téléviseur dont l’état chronique de panne demeurait la caractéristique essentielle. Avram avait acquis la renommée d’être un conteur à l’imagination intarissable.

– Je fais se mêler le coq-à-l’âne, comme le souvenir au devenir, s’enorgueillissait-il parfois. Mais bien avant cette notoriété, tous s’accordaient pour faire d’Avram un souverain de la digression.

Avec une voix fluette et selon une prosodie syncopée, Avram rapporta à un Yankel attentif le menu de son après-midi. Ils ne s’étaient pourtant pas quittés, assis sur la même rangée à quelques sièges l’un de l’autre. Chaque soir, tels des enfants, ils guettaient ce moment : leur événement.

– Vers trois heures, une jeune femme passa devant moi. Elle me dévisagea minutieusement, longuement. Plus question de séduire. Elle n’était pas déjà partie qu’elle revint sur

ses pas. Elle se posa juste en face de moi. Ses yeux épouvantés étaient en manque de mots. J'ai senti l'intolérable. Des frissons m'ont parcouru le corps. Une onde glacée m'a fait moitir.

– Hé, hé! s'exclama Yankel.

Avram esquissa alors un sourire blessé.

– Brusquement, elle s'envola, détala. Les appareils-photo qu'elle portait en bandoulière décollèrent de ses flancs. Je n'ai jamais compris les gens de ce foutu pays, je n'ai jamais vraiment cherché à les comprendre. C'était trop tard... Qu'importe, ils nous ont offert la tranquillité ou du moins nous laissent-ils en paix.

– Tout change, annonça Yankel, ils rénovent... trop bientôt, j'en suis sûr, nous devons repartir, évacuer cette coquille.

– Ils n'auront pas le temps, nous n'y serons plus, l'âge est sans issue, reprit Avram, notre absence est si fragile, un sursis. Tu sais mon énigme tatouée, je l'ai depuis toujours décodée. Veux-tu savoir l'indélébile?

Yankel hocha la tête.

Pour se ménager? ou regagner le trouble du flagrant? on voile le plus souvent ce qui nous est connu.

– Qu'ont fait les hommes de leur temps, de leurs vies avec l'intelligence? C'est ma seule réponse, annonça mezza-voce Avram.

– Tu sais... il n'y aura plus de commencement, conclut Yankel en s'engouant, plus jamais. Fini les étendues, l'épuisement des promesses a clos définitivement notre monde, enfin... peut-être. Nous sommes cette hémorragie – uniquement cela –, chargés, marqués... jusqu'à toute fin. Immobiles.

Ressassé entre les deux vieillards, ce dialogue – jamais altéré – prenait ainsi sans aucune feinte la forme d'une découverte.

*

* *

Raphaël dut constater que le sommeil de Judith était pour le moins agité. Ils devaient partir au point du jour. Sans cesse elle était tirée par le fracas d'un train. Raphaël mit ces

insomnies sur le compte de leur départ imminent. Parfois elle hurlait. Elle hurlait ce même nombre plus intensément qu'à l'accoutumée. En surimpression des traverses de bois, un regard pâle presque transparent filait, filait...

*
* *

Les yeux encore chassieux, les gestes engourdis, Raphaël régla la note de la chambre. Assis sur sa valise, il attendait Judith et le taxi qui devait les conduire jusqu'à l'aéroport.

En sortant de l'ascenseur, Judith qui, ce matin-là, avait l'allure d'un épouvantail, se dirigea vers la réception. Elle acheta les quelques cartes postales qu'elle s'était promis d'envoyer. Elle sourit à Raphaël.

– Je suis heureuse de mettre les voiles. Pas toi?

– Noui, bougonna Raphaël.

Elle s'excusa pour la nuit.

– Je t'ai empêché de dormir, c'est excessif, oui excessif... je te raconterai cette panique récurrente, un jour, partons maintenant, le taxi est là.

Ils n'avaient pas passé le seuil de l'hôtel qu'une employée s'écriait :

– Madame, Madame Mendel, vous oubliez quelque chose...

Notes

1. «J'appellerais mémoire ce qui demeure essentiellement ininterrompu, continu. L'anamnèse désignera la réminiscence de ce qui a été oublié.» Yosef H. Yerushalmi, *Usages de l'oubli*, Seuil, 1988.
2. Edmond Jabès, *Un étranger avec, sous le bras, un livre de petit format*, Gallimard, 1989.
3. Paul Morand, *Hiver Caraïbe*, G.F. Flammarion, 1991.
4. Jean Clair, «De l'octobre rouge à l'octobre noir» in *Les années 20, l'âge des métropoles*, Musée des Beaux-Arts de Montréal, 1991.
5. Cynthia Ozick, *Le châle*, éd. de l'Olivier, 1991.
6. Jonathan Swift, *Les voyages de Gulliver*, Folio 597, Gallimard.



Daniel Gagnon, *Portrait de Gaston Miron*